

MEURTRE
À RONCE-LES-BAINS

GUEULE D'AMOUR

Ce roman est une œuvre de fiction. Les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'autrice. Toute ressemblance avec des personnes réelles serait pure coïncidence.

Angelina Vautier

MEURTRE
À RONCE-LES-BAINS

GUEULE D'AMOUR

LA GESTE

À Anouk, à César

CHAPITRE I

— Mais comment ça il n'y a plus de place dans la maison? Comment peut-il ne plus y avoir de place dans une maison louée pour dix personnes sur Airbnb? Et si j'ai bien compté, vous êtes neuf, non? Comment c'est possible, c'était prévu depuis un mois, tout était calé, et là maintenant, tu me dis qu'il n'y a plus de place!

— Écoute, Léa, j'y peux rien moi... Ça m'embête aussi je te jure. Mais Fred est allé voir la maison le week-end dernier pour être sûr, il a fait des photos de toutes les chambres, et c'est impossible. Je te les envoie, les photos, si tu veux vérifier. Tu verras, vraiment, il n'y a de la place que pour neuf personnes...

Léa Cling ajusta machinalement ses écouteurs tandis qu'elle faisait les cent pas dans son petit salon.

— Et pourquoi ce serait moi qui devrais tout annuler d'abord? demanda-t-elle en parlant un

peu plus fort qu'elle ne l'aurait voulu. Mais elle connaissait déjà la réponse.

— Mais Léa, tu es arrivée la dernière dans le projet!

Et voilà. Elle porta la main à son front, et demanda d'un air revêché :

— Et... y'a pas de clic-clac?

Minable. Elle se sentait minable.

— Enfin tu ne vas pas dormir sur le clic-clac quand même? On n'a plus l'âge.

— Non, bien sûr que non. Mais franchement, Flavie, c'est dur, là... À deux semaines des vacances, vous me plantez, je vais faire quoi moi maintenant? Tu sais bien que niveau pognon c'est pas la joie en ce moment, surtout avec le divorce, tout ça. Je vais me refaire, hein, mais là ça m'arrangeait. Et puis je me réjouissais, moi, de passer les vacances avec mes vieux potes de fac. Enfin si je peux toujours vous appeler comme ça...

— Tu es marrante, toi! Nous, ça fait six mois qu'on prévoit ces vacances tous ensemble. On s'est arrangés pour les dates de congé, on a cherché le lieu, on a fait des dîners pour préparer tout ça, et toi tu arrives comme une fleur à la fin alors que tout est déjà calé!

— Désolée d'habiter trop loin pour assister à vos dîners organisatoires! Cela dit, si tu m'y avais invitée, j'aurais peut-être pu m'arranger pour venir, j'aurais pu vous aider dans votre *grande* préparation. Et pour trouver une maison dans le

Luberon, au mois d'août, ça va, je pense qu'une seule soirée aurait suffi, on parle pas d'une expédition en Amazonie non plus.

— Écoute Léa, ne sois pas désagréable maintenant. Alors ce n'est peut-être pas l'Amazonie comme tu dis, mais au moins, on n'a pas attendu que les autres fassent le travail à notre place. *Nous*.

— Bon écoute, on va raccrocher avant que ça dérape vraiment, c'est mieux. Je vous souhaite de bonnes vacances! Ciao.

Léa raccrocha, se tourna vers la table basse. Hésita entre la cigarette électronique, une Marlboro et le demi-pétard qui traînait dans le cendrier, opta pour la Marlboro, et se dirigea vers son petit balcon.

Cette conversation avec Flavie l'avait sonnée. Léa se sentait abattue et bizarrement triste. Les yeux dans le vide, elle fumait en essayant de se rassurer, de se dire qu'à trente-neuf ans, elle avait déjà connu pire comme problème, mais rien n'y faisait. Elle ne pouvait s'empêcher de ressentir un sentiment d'abandon, envahissant comme un poison.

Une fois sa cigarette terminée, Léa retourna s'affaler sur son canapé en ruminant. Tout ça faisait tellement longtemps... Elle et Marc, son ex-mari, avaient rencontré la bande à la fac de lettres. Ils avaient formé un groupe inséparable pendant ces années charnières où on hésite encore à se lancer franchement dans l'âge adulte tout en voulant au

fond rester des adolescents. Mais cette période s'éloignait, c'était un souvenir maintenant. Un lointain souvenir, même, qui avait plus de quinze ans.

À vingt-quatre ans, elle et Marc avaient quitté Nantes pour Paris. Très vite, elle avait trouvé un travail de pigiste au sein d'une grosse chaîne de télévision, alternant entre les services culture et judiciaire, avec une nette préférence pour ce dernier. Marc, lui, s'installait comme photographe indépendant avec un certain succès. Malgré l'éloignement, le couple avait préservé les liens d'amitié qui les unissaient au reste du groupe, revenant à Nantes dès que leur vie le leur permettait. Mais fatalement, ce lien s'était distendu au fil des années. Ceux qui sont restés ont continué à se voir, se sont mariés, ont vu ensemble grandir leurs enfants. En groupe, pour toujours. Pour elle et Marc, la question des enfants n'avait jamais été d'actualité. Ils avaient tant de choses à faire ! Et puis ils avaient le temps. Mais elle avait quitté Marc, voilà maintenant plus de deux ans, et ce vague projet ne s'était finalement jamais concrétisé. Ce qui la soulageait plutôt, finalement.

Après la séparation, Léa avait choisi d'opérer un revirement dans sa carrière. Fini le journalisme d'investigation, place à la télé de divertissement, plus lucrative. Mais ça demandait du temps, et maintenant, elle ne retournait plus à Nantes que pour les fêtes et les grandes occasions. Marc, au

contraire, s'était sensiblement rapproché de leurs potes de fac, qui semblaient s'être donné pour mission de le prendre sous leur aile puisqu'il avait la « bonne position », celle du conjoint délaissé. Il était celui qu'on plaignait alors que Léa n'avait plus qu'à faire profil bas. Après tout, elle l'avait voulue, cette situation. Le fait qu'elle aussi soit anéantie par l'échec de son mariage suscitait peu de compassion. Mais de toute façon, la compassion était un sentiment qu'elle n'inspirait généralement pas chez les autres, et ça lui convenait très bien.

Léa parlait fort, se confiait peu et ne pleurait jamais. Et elle avait la faiblesse d'utiliser le sarcasme comme mode habituel de défense, passant souvent pour une personne acerbe, ce qu'elle n'était pas.

Et ce soir, elle se sentait seule, triste, et se demandait comment elle allait occuper ces deux semaines de vacances.

Elle écrasa une énième cigarette, sortit son Mac portable, hésita à allumer le pétard, se ravisa, s'assit en tailleur devant l'ordinateur posé sur la table basse. Et elle cliqua sur le site Airbnb.

CHAPITRE 2

Il était huit heures du matin et Paul Ménard était déjà sur le pied de guerre, en grande tenue de pêche dans le jardin. Encore une fois, il attendait Clémentine et Ruben. Toujours à la traîne ceux-là! Depuis sept heures pourtant, tout était prêt. Les havenets, les paniers, les gants, les couteaux, et les griffes. Tout était là, posé sur la pelouse, réparti en trois tas, un gros pour lui, un moyen pour Clémentine et un petit pour Ruben.

Le soleil se levait et il commençait à s'impatienter. Les enfants savent bien, pourtant, que pour la pêche à pied, il faut respecter les horaires de marées! se dit-il en regardant sa montre. Ce n'est pas compliqué de se lever tôt, pour une fois, et de faire ce qu'on avait prévu... Mais les enfants maintenant sont devenus de vrais mollusques. Quoi que l'on fasse, rien ne se passe avant onze heures du matin.

Refusant de se laisser aller à l'énervement, il fit demi-tour, ouvrit la porte de derrière et cria joyeusement au pied de l'escalier :

— Clémentine! Ruben! Qu'est-ce que vous fichez? La marée ne va pas nous attendre, vous savez? Ça fait une heure que je suis prêt, j'ai tout préparé, vous n'avez plus qu'à prendre le matériel. Allez, quoi, ça va être une matinée formidable!

Au lieu des chères têtes blondes, il vit surgir du premier étage la tignasse ébouriffée de sa femme Véro, son mug de café à la main.

— Ne hurle pas comme ça, enfin! Ça y est, ils arrivent. Et puis personne ne t'a demandé de te lever à six heures non plus. Je te rappelle que les enfants sont en vacances, ils ont bien le droit de se reposer.

— Mais enfin chérie, tu sais très bien que la marée...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase, puisqu'il vit Clémentine et Ruben dévaler les escaliers en bois. Enfin plus précisément *Ruben* dévalait les escaliers. En deux secondes, il se tenait devant son père, à sautiller d'un pied sur l'autre, tandis que sa sœur en était toujours à la première marche.

— Allez hop, et que ça saute! Clémentine, tu sais que tu ne vas pas à l'échafaud, là... Un petit sourire et un soupçon d'enthousiasme ne seraient pas de trop, je te jure.

— Mais papa, je suis dans le mal, là. Je me suis couchée super tard. Tu sais bien que j'ai retrouvé

mes potes à la fête hier... Et puis en plus j'aime pas les coques, ça pue. Ça m'intéresse trop pas la pêche à pied. Et tu le sais, papa.

— Allez, tu te plaindras sur le chemin ma boulette, là on n'a pas le temps d'écouter tes doléances, dit-il gaiement. Il regarda sa tenue d'un air soupçonneux. Tu es au courant qu'on ne va pas en boîte, là? C'est quoi ce t-shirt trop court, c'est quoi ces paillettes? Et puis ça veut dire quoi «glam'sex»? Tu vas attraper un coup de soleil sur le ventre, c'est tout ce que tu vas gagner.

Mais essayez de faire entendre raison à une ado de quinze ans sur la tenue vestimentaire adaptée à la pêche à pied...

Comme elle faisait mine de faire demi-tour dans l'escalier d'un pas traînant, il ajouta prestement :

— Mais c'est parfait comme ça. Après tout, ça donnera un côté festif à la pêche à pied. Allez ouste, on y va!

Véronique regarda la petite troupe s'éloigner sur le chemin de la plage. Paul était ravi malgré tout d'emmener les enfants à la pêche, et elle encore plus ravie, puisqu'elle avait la matinée pour elle, pour une fois. Qu'est-ce qu'elle allait faire de ce temps libre? Bronzer dans le jardin, traîner sur Internet, aller prendre un café au bar de la place... Rien de fou, elle en avait conscience, mais malgré tout, elle allait savourer

chaque minute de cette pause dans sa vie familiale. Mais pour commencer, elle allait se recoucher une petite heure.

Le soleil avait fait surface depuis un moment, et il commençait déjà à taper fort.

— Quel dommage quand même, on a raté le lever du soleil, les enfants... déplora Paul Ménard. J'adore les aubes, moi. Autant les couchers de soleil, ça me file le bourdon, autant les aubes je trouve ça plein d'espoir, c'est pétillant, c'est frais. Pas vous ?

Mais ses envolées lyriques ne trouvèrent pas d'écho. Il se retourna. Ruben était quelques mètres derrière lui, occupé à dénicher un coquillage, un galet, ou Dieu sait quoi dans le sable. Son t-shirt taille huit ans lui arrivait presque aux genoux et s'étalait en corolle autour de lui dans la flaque d'eau où il s'était accroupi. Pourquoi Véro s'acharnait-elle à l'habiller en huit ans alors qu'il était épais comme une allumette ?

Cent mètres encore derrière, Clémentine, les mains dans les poches de son short, s'obstinait à faire la tête.

Il soupira, décidé à ne pas se laisser gâcher cette matinée par des enfants trop gâtés, incapables de profiter du spectacle de la plage à marée basse par une belle matinée d'été.

Quand il était petit, lui, il était moins blasé. Et quand son père l'amenait à la pêche, il ne perdait certainement pas son temps à regarder le bout de ses chaussures ! Au contraire, il profitait de chaque seconde passée dans ce paradis. Et presque trente ans après, c'était la même chose. Ronce-les-Bains était son repos du guerrier, sa récompense d'une année de dur labeur au bureau. Ses parents avaient acheté la petite maison de pêcheurs quand il était encore enfant, et tous les ans, sans exception à part l'année de la lune de miel – Véro avait insisté pour qu'elle se passe dans cet hôtel des Baléares hors de prix, il revenait ici. Ce n'était pas le plus bel endroit de la terre, il le savait bien, mais c'était son endroit à lui, son refuge.

La petite station balnéaire n'avait guère changé depuis les années soixante-dix. Toujours la même Grand-rue, parallèle à la mer, bordée de maisons modestes qui avaient toutes un accès à la plage, grâce à de petits escaliers en bois qui enjambaient la frange de rochers noirs bordant la plage. Et cet accès direct à la mer conférait à ces bicoques une valeur bien supérieure à ce que leur état pourrait laisser supposer.

La Grand-rue était égayée par des petits commerces, dont beaucoup avaient fermé depuis quelques années. Quelques-uns avaient été repris cependant, comme l'ancienne échoppe de matériel de pêche, par Manon Ribière. La Parisienne s'était risquée à y installer une boutique de déco-

ration, avec un certain succès, il fallait bien l'avouer. Tant mieux ! Tout était bon pour relancer l'activité du village, un peu en sommeil même en plein été, alors que l'île de Ré, pourtant à quelques dizaines de kilomètres seulement, était noire de monde de juin à septembre. Malgré tout, la petite station balnéaire pouvait compter sur son immuable hôtel, le Rivage. Solide comme un roc, le petit établissement en pierres blanches tenait bon depuis son âge d'or, il y avait plus de cent ans. L'hôtel devait sa survie à son emplacement à l'entrée de la Grand-rue, à sa vue imprenable sur la baie, et aussi – pour être honnête, au fait qu'il était le seul hôtel à dix kilomètres à la ronde.

— Bon, on va commencer par là-bas, près des rochers, clama Paul Ménard. Regardez, ça grouille de coquillages, je les vois d'ici !

— Ça grouille de coquillages, sérieux ? N'importe quoi, papa. Ça grouille pas les coquillages.

Il n'avait pas vu que Clémentine s'était rapprochée, tout occupé qu'il était à profiter du paysage, plongé dans ses souvenirs.

— Façon de parler, ma boulette. Allez moussailons, et que ça saute !

Clémentine leva les yeux au ciel. Elle le trouvait un peu ridicule avec ses expressions de daron toutes faites, et surtout cet enthousiasme exaspérant qui ne le quittait plus dès lors qu'ils posaient le pied sur « sa » terre promise à chaque 1^{er} juillet de sa vie. Une terre promise... Un trou paumé, oui !

— Arrête de m'appeler boulette, papa, tu me saoules.

— Papa, papa! Regarde ce que j'ai trouvé!

Ruben, un bigorneau à la main, courait vers lui, ses petites cannes maigres encore toutes pâlottes.

— C'est un bon début, mon fils. Mais on en trouvera encore plein d'autres devant les rochers. Crois-moi, c'est un spot, comme dirait ta gracieuse sœur, et je sais de quoi je parle, je connais le coin quand même! Et quand je dis que ça grouille, c'est que ça grouille ici.

Il s'avança d'un pas décidé en direction des rochers, son havenet crânement posé sur son épaule, tel un chef de guerre tentant de transmettre à ses troupes un peu de son ardeur au combat tandis qu'il les amenait à destination. Mais il y avait encore du chemin à faire, puisque les enfants, loin de le suivre comme un seul homme, étaient entrés dans une discussion qui se transforma bien vite en une bruyante dispute.

Tant pis, se dit Paul Ménard qui ne ralentit pas le pas, ils viendront quand ça leur chantera.

Il contourna le grand rocher, mais fut stoppé net.

Son havenet tomba de son épaule sur ses pieds chaussés de méduses. Il ne s'en rendit pas compte, parce que le spectacle qui s'offrait à ses yeux dépassait dans l'horreur tout ce qu'il avait pu voir dans sa vie.

Une jeune fille était allongée à plat ventre sur le sable. Dès la première fraction de seconde, Paul

Ménard comprit que ce corps frêle était sans vie. Sa main droite était posée sur les rochers, comme si elle s'était subitement endormie en pleine tentative d'escalade. Ses cheveux blonds, qui cachaient la moitié de son visage étaient emmêlés et collés par le sable mouillé. Elle portait un jean bleu, et son t-shirt blanc était remonté jusque sous ses aisselles. Sa jambe droite, ramenée sous elle, formait un angle bizarre. Il s'avança vers elle, et s'écroula quand il vit son visage. Les yeux bleus de la jeune fille étaient écarquillés et sa bouche ouverte en un cri silencieux. À quatre pattes, le père de famille eut la présence d'esprit de se retourner vers ses enfants, et leur hurla d'une voix qu'il ne reconnut pas lui-même de rester où ils étaient.

Puis il se dirigea à nouveau vers le corps, comme au ralenti, incapable de détacher ses yeux de la jeune fille. Son corps était pâle et frêle. On dirait une adolescente, se dit-il.

Médusé, il la reconnut soudain. Ce n'était pas une adolescente. Il l'avait vue à l'hôtel le Rivage, c'était une de ses employées, et elle s'appelait Camille.

Il se retourna encore, et se mit cette fois à vomir.

CHAPITRE 3

Comme souvent, Vincent Roche avait les yeux ouverts bien avant que son réveil ne sonne. Il n'était que six heures et demi, mais il ne voyait pas l'intérêt de paresser une minute de plus au lit. Alors il se leva d'un bond, étira son corps mince, et ouvrit en grand la fenêtre de son appartement situé dans le petit centre-ville de Royan, à quelques rues du front de mer. Royan était endormi mais le soleil commençait déjà à montrer ses premiers rayons, timides et pâles.

Il aimait bien cette petite ville, bien qu'il ne fût pas arrivé dans la région depuis plus de quelques mois. Originaire de Toulouse, il avait été promu commandant de police en début d'année, après plusieurs années passées à la PJ de la ville rose. Mais c'était Royan qu'il avait choisi pour débiter sa carrière de commandant.

Pourquoi Royan ? Et pourquoi pas, d'abord ? Il avait trente-sept ans, et la décision de quit-

ter Toulouse n'avait pas été difficile ni longue à prendre, bien qu'on lui ait pourtant proposé de monter en grade au sein de son commissariat. Mais cette option ne le tentait vraiment pas. Il était urgent de changer d'air, celui de Toulouse était devenu irrespirable pour lui. Et la décision qu'il avait prise de brutalement rompre ses fiançailles avec Marie Bonaventure n'y était pas étrangère.

Il fallait tourner la page. Et puis, il avait trop souffert. Vraiment trop souffert.

Marie était l'héritière d'une des plus grosses familles de la région. Ils avaient fait fortune dans le commerce du vin, en produisant depuis des générations ce qui était devenu l'un des plus grands millésimes de vin de Gaillac.

Alors évidemment, pour le mariage de leur fille unique, les Bonaventure avaient vu les choses en grand. Les noces étaient prévues pour le printemps, et les festivités devaient se tenir dans le château familial. Trois-cents invités, toute la fine fleur de la région toulousaine. Les Bonaventure avaient un standing à tenir.

En toute logique, les parents de Marie avaient vu au départ d'un très mauvais œil la relation de leur fantasque fille avec ce petit flic sans envergure. Pourtant, depuis qu'elle était petite, ils avaient coché toutes les cases pour qu'elle s'inscrive dans la digne lignée de la famille : écoles privées prestigieuses, équitation, golf et tennis. Rallyes dès

l'adolescence. Tout était prévu pour que Marie conclue après ce parcours sans faute un mariage prometteur avec un jeune homme de sa caste.

Mais Marie était une rebelle, une originale. Alors après plusieurs aventures sans lendemain avec différents fils de bonne famille, elle avait finalement jeté son dévolu sur cette demi-portion de flic, comme l'appelait son père – Vincent culminait à un mètre soixante-neuf, sans compter les cheveux, pour un poids plume de cinquante-cinq kilos. Malgré les récriminations de ses parents, et leurs menaces de lui couper les vivres, Marie tenait bon. Les parents furent donc contraints d'accepter la relation de leur fille avec ce Vincent Roche, un fils de petits fonctionnaires, et petit fonctionnaire lui-même, à leur grand désarroi.

Vincent et Marie s'aimaient. Enfin, à leur manière. Explosive. Et éreintante. Quand Vincent se prenait à repenser à leur histoire, des flashes lui arrivaient en pleine face. De la vaisselle qui vole, des pleurs jusque tard dans la nuit, des scènes en public comme lors de ce désastreux vernissage dans cette très chic galerie de Biarritz. Au bout de quatre ans à ce régime, épuisé, il avait fini par jeter l'éponge, les excentricités de Marie, ses scènes continuelles ayant à la longue eu raison de son amour pour elle. Finalement, ils n'avaient pas tort, ses parents. Ils n'étaient vraiment pas faits l'un pour l'autre.

Et Toulouse n'était plus faite pour lui.

Donc Royan. Il aurait pu choisir un commissariat plus prestigieux, dans une grande ville, avec de beaux crimes bien médiatiques, mais Royan lui avait semblé adéquat. Une petite ville pour un petit commandant, s'était-il dit.

Certes, on ne croulait pas sous les affaires d'envergure, dans ce coin calme de la côte atlantique, si loin du quai des Orfèvres... Quelques cambriolages, dont un en janvier qui avait mal tourné puisque le patron d'une bijouterie avait reçu une balle perdue en pleine poitrine, des agressions, surtout en été avec l'affluence des touristes, et puis pas mal d'affaires de vols d'huîtres, le trésor de la région, dans les parcs ostréicoles du côté de Marennes. Pas vraiment de quoi se faire mousser.

Mais Vincent s'était facilement acclimaté à la région. À défaut de s'être fait de vrais amis, il avait fini par se faire apprécier de ses collègues, après une mise en place assez difficile. Pas évident pour un commandant de police au physique si frêle d'imposer son autorité. D'autant plus qu'il n'était pas ce qu'on appelle une grande gueule. Son équipe avait eu du mal à se faire à son air rêveur, on le trouvait tête en l'air, distrait, ce qui était très loin de la vérité.

Mais ses techniques d'enquête étaient efficaces, et finalement, il avait vu la condescendance dans le regard de ses subordonnés se transformer en bienveillance, puis en réel respect.

Tous les matins, Vincent Roche suivait la même

routine. Invariablement et toujours dans le même ordre. D'abord des pompes, puis des abdominaux, et pour finir, quelques tractions sur la barre qu'il avait installée entre son salon et sa petite cuisine. Ce qui l'amenait tout naturellement à son café du matin, accompagné de deux tartines beurrées et d'un verre de jus d'orange. Pour compléter ce petit déjeuner, la Bossa Nova était idéale. De toute façon, la Bossa Nova était idéale pour pratiquement toutes les situations de la vie, selon Vincent. Ce matin, ce serait Joao Gilberto, un album live de 1985. Celui de Montreux, excellent.

Son appartement était meublé au minimum. Une table, quatre chaises, un petit canapé et une bibliothèque dans le salon. Un mobilier sommaire en bois clair acheté en une fois dans une boutique design de la ville, pour parer au plus pressé. Mais il s'était habitué à ce dépouillement, après des années vécues dans le luxueux hôtel particulier toulousain qu'il avait partagé avec Marie, et il avait renoncé à personnaliser davantage son intérieur. Après tout, cette austérité nordique comblait son goût de l'ordre et de la propreté, et c'était très bien comme ça.

Un coup d'œil circulaire à la vaste pièce principale. Tout était en ordre. Il passa donc à la salle de bains.

Rasé de près, il ouvrit la penderie de sa chambre où quelques costumes de marque étaient soigneusement alignés sur des cintres en bois, du plus clair

au plus foncé. Une garde-robe qui misait sur la qualité, plus que sur la quantité. Au fil du temps, il avait appris que vu son gabarit, il avait intérêt à opter pour des coupes parfaites, que seuls les costumes de marque pouvaient lui offrir. Il en allait aussi de sa crédibilité dans le travail. Il hésitait encore, planté devant son étalage de costumes, quand son téléphone se mit à sonner. Il écouta en silence son interlocuteur, et se fendit d'un simple « J'arrive tout de suite ».

Il raccrocha, jeta le téléphone sur le lit et attrapa en vitesse le premier ensemble qui tomba sous sa main, de couleur gris clair. Il y avait urgence. Ce genre d'urgence qu'on n'avait pas connue dans cette région depuis longtemps.

Un meurtre avait été commis dans la petite station balnéaire de Ronce-les-Bains, à dix-huit kilomètres d'ici.

CHAPITRE 4

Léa Cling se retourna en grognant, son oreiller sur la tête. Elle avait encore oublié de fermer les volets en se couchant hier soir. Elle n'était pas habituée à la nuit noire, et ça faisait deux jours qu'elle était réveillée à sept heures par le soleil, forcément.

Elle tourna la tête vers la fenêtre, vers le bleu encore pâle du ciel et le bleu plus soutenu de l'océan, qui se fondaient en une ligne mal définie. Quand même, cette vue valait vraiment le coup... Sa chambre donnait directement sur la plage. Elle avait eu de la chance, lui avait-on dit, d'en trouver encore une de disponible quand elle s'était enregistrée à l'hôtel via le site de réservation. Sur les vingt chambres que possédait l'hôtel, la moitié avait vue sur mer, et c'était évidemment celles qui partaient en premier.

Finalement, cette solution de repli lui convenait tout à fait, alors que les Nantais passaient du

bon temps ensemble dans le Luberon. Sans elle. Sur l'annonce, l'hôtel le Rivage lui avait tout de suite plu, avec son côté désuet. Ça lui rappelait ses vacances d'enfant, avec ses parents, près de Bordeaux. Ici, c'était un peu plus au nord, au pays de l'huître, la fierté locale. En se baladant sur Google Maps, elle avait parcouru virtuellement la station balnéaire, ce qui ne fut pas long, étant donné que tout se concentrait autour de la Grand-rue. Enfin tout... Plutôt presque rien. Mais la plage était belle, et elle adorait les huîtres. Ce qui faisait déjà deux bons points. Le troisième avantage, non négligeable, était le prix, plus que raisonnable, de sa chambre avec vue sur mer. Certes, on était loin d'un hôtel de luxe, avec lignes épurées et meubles design. Ici, tout était un peu fatigué, un peu usé, et le mobilier en bois robuste avait vu défiler des générations de vacanciers. De plus, la connexion wifi était plus qu'aléatoire.

Léa sortit péniblement de son lit. Elle ouvrit la fenêtre, se posta devant la mer et entreprit des exercices de respiration, et quelques mouvements d'assouplissement. N'importe quoi, se dit-elle! Non, pour bien se réveiller, rien de tel qu'un solide petit déjeuner, qu'elle allait prendre pas plus tard que tout de suite dans la salle à manger de l'hôtel.

Elle contourna le lit, tira machinalement sur le couvre-lit à fleurs assorti au papier peint, et

passa dans la salle de bains pour se faire une toilette de chat. Comme on pouvait s'y attendre, celle-ci était rudimentaire, mais avait un certain charme avec son lavabo ancien surmonté de deux robinets, un pour l'eau froide, un pour l'eau chaude. Ce qui l'obligeait, pour tenter d'obtenir une température moyenne, à faire des va-et-vient avec ses mains en coupe sous les jets. Elle se regarda dans le miroir un peu piqué, et fut plutôt satisfaite de l'image qu'il lui renvoyait, sous la lumière diffuse du maigre éclairage de la pièce. À trente-neuf ans, elle se défendait encore pas mal, et les quelques kilos qui s'étaient accumulés doucement au fil des ans ne la dérangent pas plus que ça, surtout qu'elle était plutôt grande. Elle jaugea l'état de ses cernes, tenta de les atténuer avec de l'eau fraîche – le robinet de gauche uniquement, et passa ses mains dans ses cheveux bruns mi-longs tout aplatis par l'oreiller.

Une petite robe de plage, des tongs, sa paire de lunettes de soleil au cas où il resterait une place sur la terrasse de derrière, elle était prête.

Elle sortit de la chambre, glissa dans son sac l'énorme porte-clé avec un gros 9 inscrit dessus, et descendit à la salle à manger. L'escalier de bois craquait sous ses pas, c'était exactement comme dans la maison de son enfance. En faisant un effort d'imagination, elle pouvait même respirer un peu de l'odeur d'autrefois, un mélange

d'encaustique, d'effluves marines, et, pour le cas présent, de pain grillé et de café frais.

Un rapide coup d'œil à la salle à manger. Quelques tables étaient déjà occupées, mais plus aucune n'était libre sur la terrasse donnant sur la mer. Évidemment. Pourquoi les propriétaires en avaient-ils installé si peu, aussi? Il y avait largement la place pourtant. Le jardin de derrière était même assez vaste pour y installer une piscine. Mais comme lui avait expliqué madame Moreau, la patronne de l'établissement « Une piscine, ici? Alors qu'on a la mer juste devant? Mais quelle drôle d'idée, c'est bien des lubies de Parisien, ça! Excusez-moi madame Cling, je dis pas ça pour vous vexer, mais les gens, ils préfèrent la plage, les algues et l'eau salée plutôt que patauger dans une eau tiède en boîte où ils feront rien qu'attraper des verrues plantaires. »

Soit. Mais à défaut de piscine, quelques aménagements ne seraient tout de même pas superflus. Il faudrait songer à changer le mobilier de jardin, par exemple. Les chaises et tables en plastique cannelé avaient sans doute fait leur effet à l'époque de leur installation, mais vingt ans après, le plastique avait jauni, noirci même à l'endroit des cendriers en coquilles Saint-Jacques. Les parasols Orangina mériteraient aussi d'être remplacés.

Léa envisagea un instant de se rabattre sur la petite terrasse de devant, à laquelle on accédait par l'intérieur de l'hôtel, qui était vide, elle. Mais le car du matin n'allait pas tarder à arriver et elle n'avait aucune envie de se retrouver encerclée par une horde de nouveaux arrivants, et préféra jouer la prudence.

Elle choisit donc une table à l'intérieur, proche de la baie vitrée largement ouverte sur l'océan, et attendit qu'on vienne lui apporter le petit déjeuner. Elle observa le papier peint un peu défraîchi, les tables recouvertes de nappes couleur vieux rose, entourées de chaises en bois sombre massif. Ici pas de buffet luxuriant, pas de multiple choix de céréales, pas de fruits exotiques, pas de déclinaisons de jus étonnants. Non. À l'hôtel le Rivage, le matin c'était : thé ou café, croissant ou tartine, et jus d'orange imposé, qu'elle soupçonnait d'ailleurs d'être légèrement délayé à l'eau. Basta. Pas de fioritures, pas de tralalas, et c'était très bien comme ça. Les croissants étaient bons, le café frais, et le jus... bon, c'était le petit point faible mais on n'allait pas en faire toute une histoire.

— Comment ça va ce matin, madame Cling? Bien dormi? lui demanda d'une voix avenante madame Moreau, qui mettait un point d'honneur à accueillir en personne les clients tous les matins. Vous avez vu ce soleil? dit-elle en déployant son bras charnu vers la baie vitrée. Ah, il faut dire qu'on a de la chance cet été! Ils sont contents les

clients, parce que c'est pas toujours comme ça, faut bien l'avouer. Vous n'aurez qu'à en parler aux habitués. Demandez donc aux Gomez! Mais si, allez-y, demandez! Hein, monsieur Gomez? Elle haussa la voix en direction d'une table à l'autre bout de la pièce. C'était quand déjà? demanda-t-elle au crâne d'un monsieur d'un certain âge, installé en face de sa femme, et qui lui répondit en se retournant vers elle d'un vague signe de la main.

Sylvie Moreau interpréta ce signe comme une réponse, et reprit :

— C'était en 2006 c'est ça, hein? De la pluie, ma pauvre! Mais de la pluie... Un déluge! Pendant une semaine. Eh bien qu'est-ce qu'on fait au Rivage? On n'est pas du genre à se lamenter en regardant par les carreaux, ah ça non! On a sorti les jeux de société, et c'était parti pour un grand tournoi de Scrabble! Hein madame Gomez, c'était sympathique, vous vous en souvenez?

Madame Gomez, qui lui faisait face, tenta de lui répondre, mais ne put que hocher la tête puisqu'elle venait d'engloutir la moitié de son croissant pur beurre. Léa s'aperçut que madame Moreau avait subrepticement glissé la moitié de son imposant derrière sur la chaise en face d'elle, mais elle se releva bien vite en apercevant au loin le chef du restaurant arriver par la porte de la cuisine située sur le côté.

— Ryan! RYAN! Il faut que je te parle, c'est à propos de... Bon, madame Cling, je vous laisse profiter de votre petit déjeuner, j'ai à faire. Allez à tout à l'heure.

— À tout à l'heure madame Moreau.

Ce furent finalement les seuls mots qu'elle prononça dans cette conversation à sens unique. Madame Moreau était assez coutumière du fait.

Elle vit se déplacer vers la cuisine la masse de madame Moreau qui commençait déjà sa conversation avec le chef Ryan avant même d'avoir passé la porte battante. À ce qu'elle avait entendu, Léa comprit qu'il était question d'un achat de tomates, dont la taille ne lui convenait pas, enfin une affaire qui semblait avoir son importance.

Elle chercha du regard la jeune femme de chambre blonde avec qui elle avait sympathisé depuis deux jours, qui s'occupait aussi de préparer les petits déjeuners, et de les apporter dans les chambres de ceux qui préfèrent se faire servir au lit. Mais elle ne la vit pas. À la place, c'était l'autre, celle qu'elle n'aimait pas trop, une armoire à glace aux cheveux filasse en tenue de soubrette, qui lui allait comme un tablier à une vache, et qui ne souriait jamais.

Léa en conclut que sa petite préférée était du soir, aujourd'hui. L'hôtel semblait avoir une organisation complexe et obscure, orchestrée d'une main de maître par monsieur Moreau, le patron, qui passait le plus clair de ses journées derrière son

petit comptoir mal situé au détour d'un couloir obscur.

Monsieur Moreau était l'exact opposé de son accorte épouse. Très mince, toujours en costume, bien qu'il passât la plupart de sa vie à vingt mètres de la mer, et qu'une tenue décontractée eût été plus adaptée. Il parlait peu, mais d'une voix douce, et souriait tout le temps. C'était là son plus gros point commun avec sa femme. Mais il avait peu de contact avec la clientèle. Il préférait s'occuper de l'administratif. Une gestion compliquée, donc, puisque chacun des membres du personnel semblait occuper plusieurs fonctions. Les femmes de chambre pouvaient être serveuses, ou encore plongeuses, le commis était également préposé au ramassage des feuilles, et la serveuse en chef, Corinne, s'improvisait animatrice de soirée lorsque l'occasion se présentait.

Corinne Moreau, voilà un personnage qui était un mystère pour Léa. C'était la fille des patrons de l'hôtel. La trentaine, un physique quelconque, malgré une imposante chevelure auburn qui semblait être sa fierté vu les coiffures compliquées qu'elle lui infligeait quotidiennement. Aujourd'hui, elle avait opté pour une tresse collée, qui partait d'un côté du crâne pour finir à l'opposé, avec quelques mèches soigneusement choisies pour s'échapper de ce carcan capillaire. À part ça, rien à signaler. Une taille moyenne, une corpulence moyenne, et des traits communs. Aimable, elle faisait ce

qu'elle pouvait pour ressembler à sa mère, sa principale source d'inspiration semblait-il, mais d'une manière un peu gauche, moins naturelle. Elle était à son poste, derrière le bar rutilant, et elle finissait la vaisselle de la veille. À cette vision, Léa ne put s'empêcher de chanter pour elle-même la chanson d'Édith Piaf. *Moi j'essuie les verres au fond du café...* Voilà, elle allait avoir la chanson dans la tête toute la journée maintenant. *J'ai bien trop à faire pour pouvoir rêver.* Mais le décor n'était pas banal à pleurer, se dit-elle avec ravissement en tournant la tête vers la baie vitrée donnant sur la mer.

Léa fit un sourire machinal à Corinne, qui le lui rendit. Elle prit sa tasse de café, laissa sur la table les restes du petit déjeuner et s'installa sur une chaise longue dans le jardin. Mauvais choix de chaise. Celle-ci était dangereusement de guingois, mais allait tenir le coup ce matin encore, comme elle le faisait depuis de trop nombreuses années.

Après avoir renoncé à parfaire son installation, elle admira encore une fois le paysage qui s'offrait à elle. L'air était vif, presque frais alors que Paris étouffait sous la canicule, avait-elle entendu aux infos. Depuis le jardin de l'hôtel, elle voyait toute la plage. La mer était basse à cette heure, et semblait à des kilomètres. Ce matin, elle brillait sous le soleil. Quelques vacanciers s'aventuraient à escalader les rochers, bien qu'il y eût de nombreux passages aménagés pour atteindre le sable sans

jouer les cascadeurs. Ils se répandaient ensuite sur le sable. D'ici, les gens semblaient éparpillés, parfois en petits groupes, certains ne formaient plus que des petits points au loin. La plupart portaient des épuisettes, pour pêcher Dieu sait quoi. Tout était calme, elle était bien.

Léa hésita à fumer. C'est dommage de gâcher ce bon air pur avec une cigarette, se dit-elle. Et puis il est un peu tôt quand même... D'un autre côté c'est dommage de gâcher un si bon café en ne l'accompagnant pas d'un peu de nicotine. Alors, clope ou vapoteuse? Prévoyante, elle avait apporté les deux. Bon, allez, une vraie cigarette, et le problème était réglé.